Entretien La Repubblica

1) Lei passa per il teorico della « Nuova Destra ». Si riconosce in questa definizione ?

De moins en moins. D'abord parce que ce que j'écris n'est jamais que mon œuvre personnelle : je ne suis le porte-parole de personne. Ensuite parce que je ne me suis jamais pleinement reconnu dans cette étiquette, qui n'est pas une auto-appellation mais une dénomination popularisée dans la grande presse depuis 1979. Je la trouve à la fois équivoque et limitée. Elle a une résonance immédiatement politique, alors que je ne suis pas un acteur politique, mais un intellectuel et un théoricien. Elle m'enferme dans la « droite », terme qui n'a jamais eu de signification unitaire et dont on peut donner les définitions les plus contradictoires.

2) Che cosa ha determinato il suo interesse per il mondo della destra ? Voglio dire come nascono le sue curiosità per un mondo che oggi non annovera molti pensatori ?

J'étais adolescent au moment de la guerre d'Algérie. A l'Université, la vaste majorité de mes camarades étaient de gauche et d'extrême gauche. Par anticonformisme, je n'ai pas eu envie de les imiter, même si un certain nombre de sentiments me poussaient dans la même direction. Je suppose que certaines lectures ont aussi été déterminantes, notamment celle de Nietzsche. Par la suite, j'ai suivi un itinéraire assez complexe, mais il est bien vrai que la curiosité y a toujours joué un rôle.

3) Come giudica fascismo e nazismo ? Solo esperienze totalitarie o anche sopravvivenze, marginali della politica ?

Le régime nazi a été un régime totalitaire, le régime fasciste un régime autoritaire. Je n'ai de goût ni pour l'un ni pour l'autre. Je crois surtout qu'ils correspondent à un monde dont nous sommes sortis. Le temps des fascismes et des communismes est passé. Etre « fasciste » ou « antifasciste » aujourd'hui, c'est se condamner à rester aveugle sur tous les phénomènes constitutifs de la postmodernité, à commencer par l'épuisement des formes politiques classiques et l'émergence de nouveaux centres de pouvoir dans un monde de plus en plus « liquide » et déterritorialisé, dégagé des contingences de l'espace et du temps.

4) Lei parla del liberalismo come di un totalitarismo soft, o mascherato. Le sembra

che il liberalismo se distingua dall'esperienze totalitarie vere solo per una differenza di grado ?

Sur le plan des méthodes, il n'y a évidemment aucune commune mesure. On peut en revanche apercevoir un point commun qui ressortit à la logique du Même. Les systèmes totalitaires ont voulu supprimer toute opposition en imposant un modèle unique et une façon obligatoire de penser. En généralisant un même modèle de production et de consommation, le système libéral entraîne une homogénéisation grandissante des modes de vie différenciés et, à l'intérieur de chaque pays, un « recentrage » des pratiques politiques qui aboutit à ce qu'on a appelé la « pensée unique ». S'ajoute à cela le fait inquiétant que les régimes libéraux disposent désormais de moyens de contrôle de la vie privée que les totalitarismes n'ont jamais eu à la disposition, et qu'ils n'en font pas nécessairement un usage « libéral ». A certains égards, nous sommes en marche vers la société de surveillance totale.

5) Le sembra plausibile far risalire tutti i totalitarismo al monoteismo giudaico cristiano ? (Una tesi che mi prae lei sostenga).

Les totalitarismes sont des phénomènes qui portent avant tout la marque de la modernité, comme l'ont bien montré Hannah Arendt ou Zygmunt Baumann. Les présenter comme relevant sans plus du monothéisme serait parfaitement ridicule. Ce qui est exact, c'est qu'à bien des égards la modernité a sécularisé des thèmes qui avaient auparavant été véhiculés sur le mode métaphysique ou religieux. Ici, il faudrait à la fois citer Karl Löwith et Carl Schmitt. Les régimes totalitaires ont également été des religions séculières, avec une Eglise-Parti et un « Führer » ou un « petit père des peuples » jouant le rôle du pape ou du dieu unique. Ils ont mis en place des systèmes d'Inquisition prétendant juger, non seulement des actes, mais aussi des pensées et des arrière-pensées. Or, il n'est pas contestable qu'avec le monothéisme s'est introduit dans l'histoire humaine une forme nouvelle d'intolérance, qui tend à interpréter l'inimitié moralement, c'est-à-dire en termes de Bien et de Mal absolus. Dans la perspective totalitaire, l'ennemi est nécessairement criminalisé, il est une figure du Mal. L'une des conséquences est la disparition du « tiers ». Lorsque George W. Bush déclare : « Qui n'est pas avec nous est contre nous », il cite une parole de Jésus. Mais c'est aussi une parole que Hitler ou Staline auraient pu reprendre à leur compte.

6) Lei ha scritto un saggio su « Come essere pagano » ? C'è un neopaganesimo che si possa sostenere con qualche credibilità ?

Il n'aurait évidemment aucune crédibilité s'il prétendait ressusciter le culte de Jupiter ou d'Apollon ! C'est pourquoi les sectes néopaïennes sombrent généralement dans le ridicule. Mais il est tout à fait crédible d'étudier avec sympathie l'univers spirituel dans lequel l'Europe préchrétienne a baigné pendant plusieurs

millénaires. Lire Homère nous introduit dans un système de valeurs, lire saint Augustin nous fait pénétrer dans un autre. Il ne me paraît pas illégitime de préférer le premier au second.

7) Non ritiene che il richiamo al paganesimo rimandi a un pensatore considerato fascista a tutti gli effetti comme Julius Evola ?

La vaste majorité des fascistes italiens n'étaient-ils pas catholiques ? Dans l'histoire de l'Eglise, on trouve à la fois François d'Assise et Torquemada. La référence au paganisme se trouve, de même, dans tous les milieux. Jean-François Lyotard, qui n'était pas précisément fasciste, a publié un livre intitulé Instructions païennes. Marc Augé en a écrit un autre sur le Génie du paganisme. Max Weber parlait déjà du « polythéisme des valeurs », thème repris aujourd'hui comme un sociologue comme Michel Maffesoli. Mais comme l'une des choses qui selon moi caractérisent le plus le paganisme, c'est la tolérance, le goût du pluralisme et de la diversité, j'ai du mal à comprendre comment ce trait pourrait se concilier durablement avec l'étatisme autoritaire. Sur ce plan, je suis probablement moins « romain » que « grec »…

8) Che cosa pensa di Evola ?

Qu'il occupe dans l'histoire des idées une place plus importante que ne le croient ses adversaires, et plus modeste que ne le croient ses disciples. Il était un homme éminemment respectable. Mais son système de pensée, son traditionalisme « intégral », sa conception métaphysique de l'histoire, son admiration inconditionnelle pour un ordre instauré « par le haut », son mépris de tout ce qui est féminin, et aussi du peuple, son exaltation de l'« individu absolu », tout cela m'est parfaitement étranger.

9) Lei si è anche occupato di Jünger. Un autore amato anche a sinistra, come del resto è capitato con Carl Schmitt. Che cosa pensa di questi due autori e del fatto che la sinistra ha spesso utilizzato pensatori « di destra » o « conservatori » ?

Carl Schmitt, héritier de Max Weber, a été l'un des plus grands juristes et politologues du XXe siècle. La gauche italienne, plus intelligente que la gauche française, l'a bien compris. Sur l'opposition entre libéralisme et démocratie, sur la « théologie politique », sur la notion de « grand espace », sur le « droit des gens » et le déclin du droit international, son œuvre reste d'une actualité brûlante. Etant résolument fédéraliste, et par conséquent antijacobin — je me rattache à Althusius, et non à Jean Bodin —, je suis en revanche en désaccord avec lui sur l'Etat-nation. Je ne crois pas non plus que la notion de politique se ramène exclusivement à l'intensité conflictuelle et à l'éventualité d'une inimitié. Ernst Jünger, lui, n'a pas été un théoricien, mais un visionnaire. Tout un siècle durant, il a enregistré son époque à

la façon d'un spectroscope. C'est pourquoi il a presque physiquement senti venir l'ère des Titans. J'aime surtout chez lui sa dimension goethéenne, si présente dans la deuxième partie de sa vie.

10) Ritiene che abbia ancora un senso la distinzione ideologica e politica fra destra e sinistra ?

Cette distinction est née avec la modernité, elle disparaît avec elle. Seul le jeu parlementaire classique, dont se détourne la majeure partie des citoyens, entretient encore l'illusion de sa validité. De la construction européenne à la guerre contre l'Irak, en passant par la réunification allemande et l'intervention de l'OTAN au Kosovo, tous les grands événements des vingt dernières années ont créé dans chaque famille politique des clivages nouveaux. Il en résulte, à droite comme à gauche, un extraordinaire malaise identitaire, qui aboutira à une recomposition générale du paysage politique. Nous allons vers de nouvelles synthèses.

11) Alcuni l'hanno accusata di essere stato un serbatoio per il razzismo francese e in particolare per una figura come Le Pen, che cosa pensa della destra francese ?

Que répondre aux imbéciles ? Je n'ai jamais cessé de m'opposer au Front national (qui me l'a bien rendu), et j'ai publié à ce jour trois livres contre le racisme. Que ceux qui l'ignorent commencent par me lire. Quant à la droite française, je trouve qu'elle est aujourd'hui dans une totale déliquescence. Quand elle n'est pas ralliée corps et âme à l'idéologie de la marchandise, elle ne fait, comme un disque rayé, que répéter le discours des années trente. Désormais incapable de la moindre réflexion en profondeur, elle n'a même pas conscience du moment historique dans lequel nous nous trouvons. Lors des dernières élections présidentielles, en avril 2002, j'avais publié dans le magazine Marianne un article intitulé : « Tout sauf la droite ! » C'est tout dire.

12) Cosa pensa dei problemi dell'immigrazione ?

Que ce sont des problèmes réels, et qu'on ne pourra les régler qu'en évitant le double écueil de l'angélisme et de la xénophobie. L'immigration est un phénomène de déracinement dont les immigrés sont les premières victimes. Comme le destin de tous les habitants du Tiers-monde ne peut pas être de venir s'installer dans les pays occidentaux, il faut tout faire pour en ralentir le rythme. Et d'autre part permettre aux communautés d'origine étrangère qui vivent chez nous de n'avoir pas à payer leur intégration du prix d'un abandon de leurs racines. Ce qui implique de regarder les problèmes en face sans tomber dans l'abominable racisme islamophobique d'une Arianna Fallaci.

13) Alcuni critici ritengono che il suo lavoro nell'ambito delle categorie politiche della

destra sia sopratutto una revisione. Si sente un revisionista ?

Je ne vois pas ce que je pourrais chercher à « réviser ». J'exprime dans mes livres une pensée personnelle, sans souci des modes idéologiques ni des querelles obsolètes. En tant qu'intellectuel, ma seule ambition est de comprendre et de faire comprendre. Seules m'importent les idées justes, quelle qu'en soit l'origine.

14) Se il suo pensiero, come mi pare lei abbia detto, non è né di destra né di sinistra, dove dovremme collocarla ?

« Ni de droite ni de gauche » ne veut pas dire grand chose. Il vaudrait mieux dire : « et de droite et de gauche » ! Mais pourquoi ce désir obstiné d'attribuer des étiquettes à des œuvres qui ne valent que par leur contenu ? Quand je lis Claude Lévi-Strauss, Jean Baudrillard, Peter Sloterdijk, Ulrich Beck, Pietro Barcellona ou Massimo Cacciari, je m'intéresse à ce qu'ils disent, et à rien d'autre. Je demande à n'être pas lu autrement.

15) Curiosamente alcuni temi dell'antiglobalizzazione, dell'ecologia di sinistra coincidono forse con i suoi. E' solo casuale, o c'è una oggettiva confluenza di tematiche ?

Cela n'a rien d'étonnant. C'est une conséquence logique de ce reclassement général dont j'ai déjà parlé. Globalement parlant, au cours des vingt dernières années, la gauche est devenue de moins en moins marxiste tandis que la droite devenait de plus en plus libérale. Etant à la fois hostile au libéralisme et au marxisme, j'en tire la leçon. Je n'ai donc pas de mal à me reconnaître dans une gauche hostile à la globalisation néolibérale qui défend, comme moi, l'action locale et la démocratie participative, le renouveau associatif, la sauvegarde de l'environnement, l'autonomie des régions et la culture enracinée, face à la vague déferlante du « turbo-capitalisme » et de l'américanisation, de la loi du profit et de l'axiomatique de l'intérêt, de la toute-puissance des marchés financiers et du saccage systématique d'une planète progressivement transformée en supermarché.

16) Lei se definisce « intellettuale » e « teorico ». C'è una differenza fra le due espressioni ? E poi : non ritiene che oggi la categoria « intellettuale » spieghi molto poco ?

Les deux mots ne sont pas synonymes. La plupart des théoriciens sont aussi des intellectuels, mais l'inverse n'est pas vrai. Mais il est exact que les intellectuels n'ont plus aujourd'hui les moyens d'exercer le rôle qui fut le leur à l'époque de la modernité tardive, rôle de magistrature morale ou de porte-parole des sans-voix. Le déclin des intellectuels est lié à la baisse de prestige de l'Université, qui était traditionnellement le lieu à partir duquel ils s'exprimaient. La télévision a pris le

relais. Les intellectuels n'ont dès lors plus qu'une alternative : devenir des objets consentants du système médiatique ou se replier sur des cénacles de recherche relativement coupés du grand public. Ils n'en ont pas moins le devoir, à mon avis, de rester fidèles à leur mission essentielle : chercher à analyser leur époque et faire comprendre les enjeux de ce qui vient.

17) Lei sostiene che la parole « destra » non sia univoca e anzi che sia possibile offrire definizioni o letture contraddittorie. Non c'è nessun denominatore commun ? E se dovesse in qualche modo provare a dare una definizione ?

Toutes les tentatives pour identifier un dénominateur commun à toutes les droites (ou, symétriquement, à toutes les gauches) ont échoué. Quel que soit le critère retenu — politique, idéologique, sociologique ou psychologique —, on se trouve immédiatement confronté à de trop nombreuses exceptions. C'est encore plus vrai aujourd'hui, à une époque où ce qu'on appelle « la droite » et « la gauche » cherchent l'une et l'autre à se redéfinir pour tenter de résoudre leur problème d'identité.

18) Lei parla delle categorie « fascismo » e « antifascismo » come espressioni concettuali superate. Non pensa che almeno en Italia questra contrapposizione abbia ancora un senso ? E poi : cosa pensa di un certo revisionismo storico chez giustifica alcune posizione politiche ?

Je n'aperçois pas la moindre renaissance du fascisme en Italie. Ce que j'aperçois en revanche, c'est la diffusion dans toute l'Europe d'un phénomène, sinon plus dangereux, en tout cas plus actuel et surtout parfaitement inédit : une combinaison de néolibéralisme économique (le « turbocapitalisme ») et de xénophobie dont le gouvernement Berlusconi me semble être une parfaite incarnation. La montée du fascisme a été liée à des conditions économiques et sociales radicalement différentes de celles que nous connaissons aujourd'hui. Le système néolibéral engendre des formes d'aliénation, d'exclusion et d'homogénéisation des modes de vie d'un type nouveau. Quant aux justifications rétrospectives de régimes aujourd'hui disparu, elles n'exercent strictement aucune influence dans la vie sociale. Il y aura toujours des nostalgique d'un temps révolu, que celui-ci ait été incarné par Mussolini ou par Staline. Plus le temps passera, plus les nostalgiques du fascisme ressembleront aux nostalgiques de Napoléon ou du Moyen Age. On n'analyse pas la postmodernité en regardant dans le rétroviseur.

19) Che cosa pensa degli attuali populismi, riconducibili a esperienza di destra ? Sono solo il frutto della degenerazione della democrazia o sono anche qualcosa di più e di diverso ?

Le populisme n'est pas une doctrine, mais un style. Comme tel, il peut se combiner avec n'importe quelle idéologie : populisme libéral (Berlusconi), populisme national-jacobin (Le Pen), populisme antijacobin (la Lega Nord), populisme d'extrême gauche (José Bové), etc. La montée actuelle du populisme est de toute évidence un symptôme des dysfonctionnements du système politique : crise de la représentation, désaffection des couches populaires vis-à-vis des partis de type classique. Il faut y ajouter le désarroi devant les retombées de la globalisation, la crainte d'un chômage devenu structurel, et non plus conjoncturel, et toutes les peurs génératrices de fantasmes propres à la « société du risque » (Ulrich Beck). On peut donner une représentation positive du populisme, comme l'a fait Christopher Lasch : il offrirait une opportunité de reconstruire la société à partir du bas, selon le double principe de l'autonomie et de la subsidiarité, et traduirait le désir des citoyens de jouer eux-mêmes, sans médiation, un rôle plus actif dans la vie publique. Le populisme permettrait une démocratie plus participative. Mais pour l'heure, on en est loin. Dans l'Europe d'aujourd'hui, le populisme n'est le plus souvent qu'une forme nouvelle de démagogie qui permet à des leaders charismatiques ou médiatiques de confisquer à leur profit la capacité de décision d'électeurs auxquels ils promettent n'importe quoi.

20) Lei dissente dal concetto Stato-nazione. Insomma non condivide pienamente l'idea che la politica sia governata dal conflitto. Ma dissente anche dall'idea schmittiana che lo Stato-nazione sia in crisi ?

Carl Schmitt a été l'un des premiers, vers 1930, à discerner les signes avant-coureurs de la crise de l'Etat-nation. Mais il était aussi quelqu'un qui avait le plus grand mal à imaginer que la politique puisse exister en dehors de sa forme nationale-étatique. C'est pourquoi il avait tendance à interpréter la fin de l'Etat-nation comme équivalant à la fin du politique. Pourtant, il affirmait en même temps que le politique s'enracinait dans la disposition humaine à la conflictualité. Ces deux affirmations sont contradictoires. Si la politique est essentiellement liée au conflit, et si le conflit fait partie de toute vie en société, on voit mal comment la politique pourrait jamais disparaître. Elle peut tout aussi bien s'exprimer sous d'autres formes.

21) Si sente un pensatore isolato ?

Intellectuellement, oui.

22) Si sente un pensatore incompreso ?

Souvent.

23) Su che cosa sta lavorando attualmente ?

En plus de divers travaux de bibliographie, sur des livres consacrés à la pensée écologiste, aux droits de l'homme, à l'idéologie du travail et à la philosophie de l'argent.

Intervista supplementare

1) Lei se definisce « intellettuale » e « teorico ». C'è una differenza fra le due espressioni ? E poi : non ritiene che oggi la categoria « intellettuale » spieghi molto poco ?

Les deux mots ne sont pas synonymes. La plupart des théoriciens sont aussi des intellectuels, mais l'inverse n'est pas vrai. Mais il est exact que les intellectuels n'ont plus aujourd'hui les moyens d'exercer le rôle qui fut le leur à l'époque de la modernité tardive, rôle de magistrature morale ou de porte-parole des sans-voix. Le déclin des intellectuels est lié à la baisse de prestige de l'Université, qui était traditionnellement le lieu à partir duquel ils s'exprimaient. La télévision a pris le relais. Les intellectuels n'ont dès lors plus qu'une alternative : devenir des objets consentants du système médiatique ou se replier sur des cénacles de recherche relativement coupés du grand public. Ils n'en ont pas moins le devoir, à mon avis, de rester fidèles à leur mission essentielle : chercher à analyser leur époque et faire comprendre les enjeux de ce qui vient.

2) Lei sostiene che la parole « destra » non sia univoca e anzi che sia possibile offrire definizioni o letture contraddittorie. Non c'è nessun denominatore commun ? E se dovesse in qualche modo provare a dare una definizione ?

Toutes les tentatives pour identifier un dénominateur commun à toutes les droites (ou, symétriquement, à toutes les gauches) ont échoué. Quel que soit le critère retenu — politique, idéologique, sociologique ou psychologique —, on se trouve immédiatement confronté à de trop nombreuses exceptions. C'est encore plus vrai aujourd'hui, à une époque où ce qu'on appelle « la droite » et « la gauche » cherchent l'une et l'autre à se redéfinir pour tenter de résoudre leur problème

d'identité.

3) Lei parla delle categorie « fascismo » e « antifascismo » come espressioni concettuali superate. Non pensa che almeno en Italia questra contrapposizione abbia ancora un senso ? E poi : cosa pensa di un certo revisionismo storico chez giustifica alcune posizione politiche ?

Je n'aperçois pas la moindre renaissance du fascisme en Italie. Ce que j'aperçois en revanche, c'est la diffusion dans toute l'Europe d'un phénomène, sinon plus dangereux, en tout cas plus actuel et surtout parfaitement inédit : une combinaison de néolibéralisme économique (le « turbocapitalisme ») et de xénophobie dont le gouvernement Berlusconi me semble être une parfaite incarnation. La montée du fascisme a été liée à des conditions économiques et sociales radicalement différentes de celles que nous connaissons aujourd'hui. Le système néolibéral engendre des formes d'aliénation, d'exclusion et d'homogénéisation des modes de vie d'un type nouveau. Quant aux justifications rétrospectives de régimes aujourd'hui disparu, elles n'exercent strictement aucune influence dans la vie sociale. Il y aura toujours des nostalgique d'un temps révolu, que celui-ci ait été incarné par Mussolini ou par Staline. Plus le temps passera, plus les nostalgiques du fascisme ressembleront aux nostalgiques de Napoléon ou du Moyen Age. On n'analyse pas la postmodernité en regardant dans le rétroviseur.

4) Che cosa pensa degli attuali populismi, riconducibili a esperienza di destra ? Sono solo il frutto della degenerazione della democrazia o sono anche qualcosa di più e di diverso ?

Le populisme n'est pas une doctrine, mais un style. Comme tel, il peut se combiner avec n'importe quelle idéologie : populisme libéral (Berlusconi), populisme national-jacobin (Le Pen), populisme antijacobin (la Lega Nord), populisme d'extrême gauche (José Bové), etc. La montée actuelle du populisme est de toute évidence un symptôme des dysfonctionnements du système politique : crise de la représentation, désaffection des couches populaires vis-à-vis des partis de type classique. Il faut y ajouter le désarroi devant les retombées de la globalisation, la crainte d'un chômage devenu structurel, et non plus conjoncturel, et toutes les peurs génératrices de fantasmes propres à la « société du risque » (Ulrich Beck). On peut donner une représentation positive du populisme, comme l'a fait Christopher Lasch : il offrirait une opportunité de reconstruire la société à partir du bas, selon le double principe de l'autonomie et de la subsidiarité, et traduirait le désir des citoyens de jouer eux-mêmes, sans médiation, un rôle plus actif dans la vie publique. Le populisme permettrait une démocratie plus participative. Mais pour l'heure, on en est loin. Dans l'Europe d'aujourd'hui, le populisme n'est le plus souvent qu'une forme

nouvelle de démagogie qui permet à des leaders charismatiques ou médiatiques de confisquer à leur profit la capacité de décision d'électeurs auxquels ils promettent n'importe quoi.

5) Lei dissente dal concetto Stato-nazione. Insomma non condivide pienamente l'idea che la politica sia governata dal conflitto. Ma dissente anche dall'idea schmittiana che lo Stato-nazione sia in crisi ?

Carl Schmitt a été l'un des premiers, vers 1930, à discerner les signes avant-coureurs de la crise de l'Etat-nation. Mais il était aussi quelqu'un qui avait le plus grand mal à imaginer que la politique puisse exister en dehors de sa forme nationale-étatique. C'est pourquoi il avait tendance à interpréter la fin de l'Etat-nation comme équivalant à la fin du politique. Pourtant, il affirmait en même temps que le politique s'enracinait dans la disposition humaine à la conflictualité. Ces deux affirmations sont contradictoires. Si la politique est essentiellement liée au conflit, et si le conflit fait partie de toute vie en société, on voit mal comment la politique pourrait jamais disparaître. Elle peut tout aussi bien s'exprimer sous d'autres formes.